

« Mais l'amour ne dormait pas ; le cousin non plus ; non plus la cousine. Assis sur le gazon, doucement agités, chacun d'eux tenait un livre ouvert ; mais chacun d'eux ne lisait.

« Ma cousine, vous souvient-il, disait le jeune homme qui n'osait plus tutoyer la femme, vous souvient-il de cette bonne partie de campagne que nous fîmes autrefois, il y a longtemps, avant votre mariage. C'était un jour comme aujourd'hui ; vous étiez bien jeune alors.

— Vous voulez dire, répondit la jeune femme, que je suis vieille maintenant ?

— Dieu m'en garde ! Vous êtes plus jeunes que jamais, et plus belle surtout ?

Mme X. X. ne répondit point. Mais elle baissa un instant les yeux, puis les releva et regarda silencieusement le bleu vague de l'horizon.

« Ma cousine, dit Paul, vous souvenez-vous de cette soirée où, pour la première fois, je vous vis en robe de bal ? Que cette toilette vous seyait bien ! Vous étiez blanche rose.

— Suis-je donc une négresse maintenant, dit la jeune femme ?

— Que vous comprenez mal ce que je vous dis ! Vous êtes plus blanche et plus rose que je ne vous ai jamais vue.

Le ciel était bleu, les prés étaient verts et l'aubépine avait neigé sur tous les buissons. Mais Paul ne regardait ni le ciel, ni les prés, ni l'aubépine en fleurs.

Les oiseaux se becquetaient dans les feuilles naissantes ; les insectes dorés bourdonnaient dans l'air et M. X. X. ronflait.

« Louise, dit Paul, je serais heureux, tout à fait heureux si...

— Achevez mon cousin, répondit Mme X. X. presque à voix basse.

« Oh ! que ne puis-je vous aimer ! » dit-il.

Et les oiseaux chantaient toujours audessus de leur tête, et les insectes bourdonnaient toujours dans l'air, et toujours ronflait le mari.

Certes, Mme X. X. ne pensait point à mal. Elle avait un vif et délicat sentiment de l'honneur ; elle respectait son mari et elle eût donné sa vie plutôt que de manquer sciemment à ses devoirs.

« Louise, disait en ce moment le jeune homme d'une voix basse, je vous ai longtemps aimée sans le savoir et je vous aime encore.

Une mouche vint alors s'abattre sur le crâne dénudé du dormeur. M. X. X. remua les bras et secoua la tête tout en dormant.

« Et vous Louise, m'aimez-vous ? dit Paul.

Vous savez, mon cousin que lorsque vous n'y êtes pas je m'ennuie, dit la jeune femme.

Comme elle disait cela, la mouche, cette fois, tomba si rudement sur la tête du mari qu'elle le réveilla, de sorte qu'il entendit les dernières paroles.

« Ma femme s'ennuie, dit-il, quand je n'y suis pas. »

Il vit ses deux compagnons, assis à une distance fort respectueuse l'un de l'autre, la cousine regardant son mari, Paul se tenant les yeux fixés sur son livre.

« Oh ! dit M. X. X. à Paul, il paraît que ton livre est bien intéressant. » « Mais oui. » — Qu'est-ce donc.

Les Femmes Savantes de Molière, dit Paul.

— Eh bien ! mon garçon, continue donc tout haut cela me tiendra éveillé. Où en étais-tu ?

— Acte IV, scène III.

— Lis donc je t'écoute.

— Je reprends le commencement de la scène :

« Je viens vous annoncer une grande nouvelle : C'est Trissotin qui parle.

— Parbleu, mon garçon, je sais bien que ce n'est pas toi, va toujours.

— Je reprends :

« Je viens vous annoncer une grande nouvelle : Vous l'avez en dormant, monsieur échappé [belle.] »

L. L.

LE TIC

Les dîneurs entraient lentement dans la grande salle de l'hôtel et s'asseyaient à leurs places. Les domestiques commencèrent le service tout doucement, pour permettre aux retardataires d'arriver et pour n'avoir point à rapporter les plats ; et les anciens baigneurs, les habitués, ceux dont la saison avançait, regardaient avec intérêt la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait, avec le désir de voir paraître de nouveaux visages. C'est là la grande distraction des villes d'eaux. On attend le dîner pour inspecter les arrivés du jour, pour deviner ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent.

Il n'en vint que deux ce soir là, mais très étranges, un homme et une femme : le père et la fille. Ils me firent l'effet, tout de suite, de personnages d'Edgar Poe ; et pourtant il y avait en eux un charme malheureux ; je me les représentai comme des victimes de la fatalité.

Ils se trouvèrent en face de moi, de l'autre côté de la table ; et je remarquai immédiatement que le père avait un tic nerveux fort singulier.

Chaque fois qu'il voulait atteindre un objet, sa main décrivait un crochet rapide, une sorte de zigzag affolé, avant de parvenir à toucher ce qu'il cherchait. Au bout de quelques instants, ce mouvement me fatigua tellement que je détournais la tête pour ne pas le voir.

Je remarquai aussi que la jeune fille gardait, pour manger, un gant, à la main gauche.

Après le dîner je sortis et j'aperçus, venant vers moi, d'un pas lent, le père de la fille. Je les saluai, comme on salue dans les places d'eaux nos compagnons d'hôtel ; et l'homme, s'arrêtant aussitôt, me demanda :

— Ne pourriez-vous, monsieur, nous indiquer une promenade courte, facile et joyeuse si c'est possible.

Nous parlâmes, naturellement, de la vertu des eaux.

Oh, disait-il, ma fille a une étrange maladie, dont on ignore le siège. Elle souffre d'accidents nerveux incompréhensibles.

Le souvenir me vint aussitôt du tic violent de sa main, et je lui demandai :

— Mais n'est-ce pas là de l'hérédité ? N'avez-vous pas vous-même les nerfs un peu malades ?

Il répondit tranquillement :

— Moi ?.... Mais non.... j'ai toujours eu les nerfs très calmes...

Puis soudain, après un silence, il reprit :

— Ah ! vous faites allusion au spasme de ma main chaque fois que je veux prendre quelque chose ? Cela provient d'une émotion terrible que j'ai eue. Figurez-vous que cette enfant a été enterrée vivante !

Je ne trouvai rien à dire qu'un « Ah ! » de surprise et d'émotion.

Il reprit : Voici l'aventure. Elle est simple. Juliette avait depuis quelque temps de graves accidents au cœur.

On la rapporta un jour froide, inanimée, morte. Elle venait de tomber dans le jardin. Le médecin constata le décès. Je veillai près d'elle un jour et deux nuits ; je la mis moi-même dans le cercueil, que j'accompagnai jusqu'au cimetière où il fut déposé dans notre caveau de famille.

J'avais voulu qu'elle fût ensevelie avec ses bijoux, bracelets, colliers, bagues, tous cadeaux

qu'elle tenait de moi, et avec sa première robe de bal.

Vous devez penser quel était l'état de mon cœur et l'état de mon âme en rentrant chez moi. Je n'avais qu'elle, ma femme étant morte depuis longtemps. Je rentrai seul, à moitié fou, exténué, dans ma chambre, et je tombai dans mon fauteuil, sans pensée, sans force maintenant pour faire un mouvement. Je n'étais plus qu'une machine douloureuse, vibrante, un écorché ; mon âme ressemblait à une plaie vive.

Mon vieux valet de chambre, Prosper, qui m'avait aidé à déposer Juliette dans son cercueil, et à la parer pour ce dernier sommeil, entra sans bruit et demanda :

— Monsieur veut-il prendre quelque chose ?

— Non, laissez-moi.

Et il se retira.

Combien s'écoula-t-il d'heures, je n'en sais rien. Oh ! quelle nuit ! quelle nuit ! Il faisait froid ; mon feu s'était éteint dans la grande cheminée ; et le vent, un vent d'hiver, un vent glacé, un grand vent de plaine gelée, heurtait les fenêtres avec un bruit sinistre et régulier.

Combien s'écoula-t-il d'heures ? J'étais là, sans dormir, affaibli, les yeux ouverts, les jambes allongées, le corps mou, morts et l'esprit engourdi de désespoir. Tout à coup, la grande cloche du vestibule tinta.

J'eus une telle secousse que mon siège craqua sous moi. Le son grave et pesant vibrerait dans le château vide comme dans un caveau. Je me retournai pour voir l'heure à mon horloge. Il était deux heures du matin. Qui pouvait venir à cette heure ?

Et brusquement la cloche sonna de nouveau deux coups. Les domestiques, sans doute, n'osaient pas se lever. Je pris une bougie et je descendis. Je faillis demander :

— Qui est là ?

Puis j'eus honte de cette faiblesse ; et je tirai lentement les gros verrous. Mon cœur battait ; j'avais peur. J'ouvris la porte brusquement et j'aperçus dans l'ombre une forme blanche dressée, quelque chose comme un fantôme.

Je reculai, perclus d'angoisse, balbutiant :

— Qui... qui... qui êtes-vous ?

Une voix répondit :

— C'est moi, père.

C'était ma fille. Certes, je me crus fou ; et je m'en allais à raculons devant ce spectre qui entra ; je m'en allais, faisant de la main, comme pour le chasser, ce geste que vous avez vu, tout à l'heure ; ce geste qui ne m'a plus quitté.

L'apparition reprit :

— N'aie pas peur, papa ; je n'étais pas morte.

On a voulu me voler mes bagues, et on m'a coupé un doigt ; le sang s'est mis à couler, et cela m'a ranimée.

Et je m'aperçus en effet, qu'elle était couverte de sang. Je tombai sur les genoux, étouffant, sanglottant, râlant. Puis, quand j'eus ressaisi un peu ma pensée, tellement éperdu encore que je comprenais mal le bonheur terrible qui m'arrivait, je la fis monter dans ma chambre, je la fis asseoir dans mon fauteuil ; puis je sonnai Prosper à coups précipités pour qu'il rallumât le feu, qu'il préparât à boire et allât chercher des secours.

L'homme entra, regarda ma fille, ouvrit la bouche dans un spasme d'épouvante et d'horreur, puis tomba roide mort sur le dos.

C'était lui qui avait ouvert le caveau, qui avait mutilé, puis abandonné mon enfant car il ne pouvait effacer les traces du vol : il n'avait pas pris soin de remettre le cercueil dans sa case, sûr d'ailleurs de n'être pas soupçonné par moi, dont il avait toute la confiance.

Vous voyez, monsieur, que nous sommes des gens bien malheureux.